

LIVRE 7

Luc 16,16-18.

«La Loi et les Prophètes ont duré jusqu'à Jean» : non pas que la Loi ait cessé, mais la prédication de l'évangile commence : ce qui est moindre semble en effet s'achever lorsque le meilleur survient. Alors faisons violence au Royaume des cieux : quiconque fait violence se hâte dans un désir véhément, au lieu de se traîner dans une disposition de torpeur. Dans la foi donc la violence est religion, la nonchalance faute. La Loi en maintes choses suivait la nature; elle accordait quelque chose aux désirs naturels, pour nous appeler à rechercher la justice; le Christ a taillé dans la nature, en retranchant même les plaisirs naturels. Ainsi faisons violence à la nature, pour qu'elle ne s'enlise pas dans le terrestre, mais s'élève vers les hauteurs.

«Quiconque délaisse son épouse et en prend une autre, est adultère; et épouser celle qu'a délaissée son mari, c'est être adultère.» Il faut d'abord parler, je pense, de la loi du mariage, afin de traiter ensuite de la prohibition du divorce. Certains en effet pensent que tout mariage est de Dieu, étant donné surtout qu'il est écrit : «Ce que Dieu a uni, que l'homme ne le sépare pas» (Mt 19,6). Si donc tout mariage est de Dieu, il n'est permis de dissoudre aucun mariage; et comment l'Apôtre a-t-il dit : «Si l'infidèle s'en va, qu'il s'en aille» (I Cor 7,15) ? En quoi il a été admirable : il n'a pas voulu qu'il subsistât chez les chrétiens un motif de divorce, et il a montré que tout mariage n'est pas de Dieu : car les chrétiennes ne s'unissent pas aux Gentils par l'autorité de Dieu, puisque la Loi l'interdit. Mais voici que se présente la parole de Salomon : «Les pères partagent à leurs fils leur maison et leurs biens; mais c'est Dieu qui préparera à l'homme son épouse» (Pro 19,14). Lu dans le grec, on n'y trouve aucune opposition; car le grec a dit justement : ... on appelle harmonie, en effet, l'assemblage, l'union qui accorde et adapte toutes choses. Il y a harmonie, lorsque les tuyaux d'un instrument groupés avec ordre maintiennent l'agrément d'une mélodie juste, quand l'ensemble des cordes demeure adapté et accordé. Dès lors il n'y a pas harmonie dans des noces où un époux chrétien s'unit illégalement à une femme païenne. Donc quand il y a noces, il y a harmonie; quand il y a harmonie, c'est Dieu qui unit; quand il n'y a pas harmonie, il y a lutte et dissension : ce qui n'est pas de Dieu, puisque «Dieu est amour» (I Jn 4,8). Gardez-vous donc de répudier votre épouse : ce serait nier que Dieu soit l'auteur de votre union. En effet, si vous devez tolérer et amender les mœurs d'autrui, à plus forte raison celles de votre épouse. Ecoutez ce qu'a dit le Seigneur : «Répudier son épouse, c'est la rendre adultère» (Mt 5,32). Alors en effet qu'il ne lui est pas permis de changer de foyer du vivant de son mari, le plaisir du péché peut se glisser chez elle. Ainsi celui qui a causé son égarement est coupable et en faute, quand l'épouse mère est renvoyée avec ses tout petits, quand, âgée et la démarche chancelante, elle est mise à la porte. Il est mal de chasser la mère, de garder les enfants, ajoutant à l'outrage envers son amour la blessure à ses affections; plus cruel, de chasser à cause de la mère et en même temps les enfants, alors que les enfants devraient plutôt racheter aux yeux de leur père le tort de la mère. Quel risque, d'exposer à l'égarement l'âge faible d'une adolescente ! Quelle dureté, de délaissier la vieillesse après avoir défloré la jeunesse ! Autant vaudrait qu'un empereur congédie un vétéran sans rémunérer ses services, sans honneurs, en le dépouillant du commandement qu'il possède, et qu'un agriculteur expulse de son champ le villageois épuisé par son travail ! Ce qui est défendu envers les sujets serait-il permis à l'égard d'une conjointe ? Vous renvoyez donc votre épouse comme de plein droit, sans grief, et vous vous le croyez permis parce que la loi humaine ne l'interdit pas; mais celle de Dieu l'interdit. Vous obéissez aux hommes : redoutez Dieu. Ecoutez la loi du Seigneur, à laquelle défèrent ceux mêmes qui édictent les lois : «Ce que Dieu a uni, que l'homme ne le sépare pas.» Mais ce n'est pas seulement un précepte du ciel que l'on détruit ici; c'est comme une oeuvre de Dieu. Permettez-vous, je vous prie, que de votre vivant vos enfants dépendent d'un beau-père, ou, leur mère subsistant, vivent sous une marâtre ? Supposez que la répudiée ne se marie pas : devait-elle vous déplaire quand vous étiez son mari, elle qui vous garde sa foi, à vous adultère ? Supposez qu'elle se marie : l'extrémité où elle se trouve vous accuse, et ce que vous croyez mariage est adultère. Qu'importé que vous commettiez l'adultère en affichant ouvertement votre faute ou en semblant mari, sinon qu'il est plus grave de commettre le crime par principe qu'à la dérobée. Mais l'on dira peut-être : «Pourquoi Moïse a-t-il prescrit de donner un certificat de répudiation et de renvoyer l'épouse» (Mt 19,7) ? Qui parle ainsi est Juif; qui parle ainsi n'est pas chrétien; et puisqu'il objecte ce qui fut objecté au Seigneur, que le Seigneur lui réponde : «C'est, dit-Il, pour la dureté de votre coeur que Moïse vous a permis de donner un certificat de

répudiation et de renvoyer vos épouses; mais au début il n'en était pas ainsi» (Mt 19,8). Moïse, dit-Il, a permis; ce n'est pas Dieu qui a ordonné. Mais au début il y a la loi de Dieu. Quelle est la loi de Dieu ? «L'homme quittera père et mère, et il s'attachera à son épouse, et ils seront deux en un seul corps» (Gen 2,24; Mt 19,5). Donc renvoyer son épouse, c'est déchirer sa chair, c'est partager son corps. Or ce passage montre que ce qui fut écrit à cause de la faiblesse humaine n'a pas été écrit par Dieu. Aussi l'Apôtre dit-il : «Je signifie ? non pas moi, mais le Seigneur ? à l'épouse de ne pas quitter son mari» (I Cor 7,10); et plus bas : «Je dis aux autres ? moi, non pas le Seigneur ? si quelque frère a une épouse non croyante, et qu'il l'abandonne ...» (Ib., 12). Ainsi, lorsqu'il y a un mariage inégal, il ajoute : «Si l'incroyant se retire, qu'il se retire» (Ib., 15). Du même coup ledit Apôtre a nié que la dissolution d'un mariage quelconque fût dans la loi divine; il ne l'a pas non plus prescrite, il n'a pas autorisé l'abandon; mais il a disculpé l'abandonné.

Ceci quant au sens moral. Cependant, puisqu'il a publié plus haut l'annonce du Royaume de Dieu, et qu'ayant dit que pas un point de la Loi ne peut tomber, Il a ajouté : «Quiconque délaisse son épouse pour en prendre une autre, est adultère», l'Apôtre nous donne un juste avertissement en disant que c'est là un grand mystère, concernant le Christ et l'Église (Ép 5,32). Vous trouvez donc là un mariage dont nul ne peut douter que Dieu l'ait uni, puisqu'il dit Lui-même : «Nul ne vient à moi si mon Père, qui m'a envoyé, ne l'attire» (Jn, VI,44). Lui seul en effet pouvait unir de telles noces, et c'est pourquoi Salomon dit, au sens mystique : «C'est Dieu qui prépare à l'homme son épouse» (Pro 19,14). L'Epoux, c'est le Christ, l'Épouse, c'est l'Église : épouse par l'amour, vierge par la chasteté. Que celui donc que Dieu a attiré au Christ n'en soit pas séparé par la persécution, détourné par la débauche; qu'il ne soit pas ravagé par la philosophie, corrompu par le manichéen, dévoyé par l'arien, gâté par le sabellien. Dieu l'a uni, que le Juif ne le sépare pas. Sont adultères tous ceux qui voudraient adultérer la vérité de la foi et de la sagesse. «Quel est, dit-il, l'acte de répudiation de votre mère, par lequel je l'ai renvoyée» (Is 50,1) ? Vous avez entendu : répudiation; croyez qu'il y avait union. Vous avez entendu ce que le même homme dit au peuple des Juifs : «C'est pour vos iniquités que vous avez été vendus, et pour vos péchés que j'ai renvoyé votre mère» (Ib.). Demeurez donc, vous, dans la maison du Père; demeurez avec l'Epoux, efforcez-vous de plaire à votre mari. Que votre intelligence, par laquelle vous avez cru à Dieu, soit femme forte, comme celle – soit l'âme dans l'Église, soit l'Église – dont Salomon dit : «La femme forte, qui la trouvera ? Plus précieuse que les pierres précieuses est une pareille femme; son époux a confiance en elle» (Pro 31,10).

Voyons ce que celle-ci fait pour son Epoux, quel est son ouvrage, quelle sa soumission, pourquoi le Christ a confiance en elle. Une bonne épouse habille son mari : que votre foi revête Jésus de son corps, qu'elle revête sa chair de l'éclat de sa divinité : c'est ainsi que l'autre avait fait double vêtement pour son époux (Pro 31,21) ? afin de l'honorer et présentement et dans le siècle futur. Ce n'est pas une femme quelconque que celle dont le métier est ainsi fait; celle que son Epoux trouve non pas démêlant les fils soyeux de la laine, mais maniant les écheveaux d'une vertu précieuse; celle qui élève les mains au cours des nuits (Ps 133,2) et répartit le travail «à la livre», vérifie la gravité de ses mœurs, qui sait aussi garder la mesure en ses actions, ourdissant la trame d'un glorieux labeur, s'inquiétant du moment où son Epoux reviendra, anxieuse, soupirant, désirant être déjà avec son Epoux, disant : mon Epoux tarde à venir, je vais me hâter, moi, vers Lui; je le rencontrerai face à face, quand Il commencera de venir en sa gloire. Venez, Seigneur Jésus, trouver votre épouse sans tache, sans atteinte, qui n'a pas violé votre demeure, qui n'a pas négligé vos commandements. Qu'elle vous dise : «J'ai trouvé Celui qu'aimé mon âme» (Can 3,4); qu'elle vous introduise dans la demeure du vin ? car «le vin réjouit le coeur de l'homme» (Ps 103,15) ? qu'elle s'enivre de l'Esprit, reconnaisse le mystère, fasse entendre l'oracle.

Luc 16,19-31. Le mauvais riche.

«Or certain homme riche était vêtu de pourpre.»

C'est, semble-t-il, un récit plutôt qu'une parabole, du moment que le nom même est exprimé. Ce n'est pas sans raison que le Seigneur a montré ici un riche ayant épuisé les délices du monde, installé aux enfers dans le tourment d'une faim perpétuelle (et ce n'est pas en vain qu'on lui voit cinq frères, c'est-à-dire les cinq sens du corps, unis par une sorte de fraternité de nature, qui brûlaient de convoitises sans mesure et sans nombre); par contre, Il a logé Lazare dans le sein d'Abraham, comme dans un port tranquille et un asile inviolable, de peur qu'alléchés

par les plaisirs présents nous ne demeurions dans les vices, ou que, vaincus par la lassitude, nous n'esquivions la peine et les labeurs. Soit donc qu'il s'agisse de Lazare, pauvre dans le monde mais riche devant Dieu, soit de celui qui, selon l'Apôtre, est pauvre de parole, riche de foi (Jac 2,5) – car toute pauvreté n'est pas sainte ni toutes richesses répréhensibles, mais, comme la débauche déshonore les richesses, la sainteté recommande la pauvreté – soit donc de l'homme apostolique qui garde la vraie foi, qui ne recherche pas le diadème des paroles, le fard des raisonnements, les fastueux vêtements des phrases, il reçoit sa récompense avec usure en combattant les hérétiques : le manichéen, Marcion, Sabellius, Arius et Photin – ceux-là sont en effet tout simplement les frères des Juifs, à qui les unit la parenté de la fausse croyance – en réprimant d'autre part les convoitises de la chair, qui, je l'ai dit, sont attisées par les cinq sens, il reçoit, dis-je, sa récompense avec usure, ayant en paiement des richesses surabondantes et la rente de l'éternité. Et nous ne croyons pas déplacée la pensée que ce passage concerne aussi la foi : Lazare la recueille rejetée de la table du riche; ses ulcères, au sens littéral, feraient certainement horreur au riche dégoûté, et parmi ses festins somptueux et ses convives parfumés il ne supporterait pas l'odeur des ulcères léchés par les chiens, lui qui se lasse des senteurs de l'air et de la nature même; encore que l'arrogance et la morgue des riches se traduisent à des signes appropriés, étant à ce point oublieux de leur condition d'hommes que, comme établis au-dessus de la nature, ils trouvent dans les misères des pauvres un assaisonnement à leurs plaisirs, se rient de l'indigent, insultent le miséreux, et dépouillent ceux dont il conviendrait d'avoir pitié. Que l'on recueille donc les deux points de vue, si l'on veut – comme Lazare. Je lui trouve une ressemblance avec celui qui, plusieurs fois flagellé par les Juifs (cf. II Cor 11,24) pour donner patience aux croyants et appeler les Gentils, offrait, pour ainsi dire, les ulcères de son corps à lécher à des chiens; car il est écrit : «Ils se convertiront sur le soir et ils endureront la faim comme des chiens» (Ps 58,15). La Chananéenne a reconnu ce mystère, et il lui est dit : «Personne ne prend le pain des enfants pour le jeter aux chiens.» Elle a reconnu que ce pain n'est pas le pain qui se voit, mais celui qui se comprend; aussi répondit-elle : «Sans doute, Seigneur; mais les petits chiens mangent aux miettes qui tombent de la table de leurs maîtres.» Ces miettes viennent de ce pain; et puisque le pain c'est la parole, et la foi à la parole, les miettes sont pour ainsi dire les dogmes de la foi. Là-dessus, le Seigneur répond, pour montrer qu'elle avait parlé en croyante : «O femme, grande est ta foi» (Mt 15,22).

O bienheureux ulcères, qui empêchez la souffrance éternelle ! O miettes abondantes, qui chassez le jeûne sans fin, qui comblez d'aliments éternels le pauvre qui vous recueille ! Le chef de la Synagogue vous rejetait de sa table, quand il repoussait les mystères intimes des écrits prophétiques et de la Loi : car les miettes sont les paroles des Ecritures, dont il est dit : «Et vous avez rejeté mes discours derrière vous» (Ps 49,17). Le scribe vous rejetait; mais Paul vous recueillait avec le plus grand soin, attirant le peuple par ses souffrances. Ceux-là léchaient ses ulcères qui l'ont vu, mordu par le serpent, sans crainte secouer le serpent, et qui ont cru (Ac 28,3 ssq.). Le gardien de la prison les a léchés : il a lavé les blessures de Paul, et il a cru (Ib., 16,33). Heureux chiens, sur qui dégoutte le liquide de tels ulcères, pour combler leur cœurs et fortifier leurs gosiers, afin qu'ils s'entraînent à garder la maison, à défendre le troupeau, à veiller aux loups ! Représentez-vous maintenant les ariens, appliqués aux soucis du monde, recherchant l'alliance du pouvoir royal pour attaquer avec les armes guerrières la vérité de l'Église. Ne vous semblent-ils pas étendus sur des lits faits de pourpre et de lin fin, défendant leur fard comme vérité, prodiges de fastueux discours, quand ils font valoir que la terre a tremblé sous le corps du Seigneur, que le ciel s'est couvert de ténèbres, que sa parole a soulevé ou apaisé les mers, et pourtant nient qu'il soit vrai Fils de Dieu ? Faites également comparaître ce pauvre, qui, sachant que le Royaume de Dieu n'est pas affaire de parole, mais de vertu (I Cor 4,20), a exprimé sa pensée en peu de mots, disant : «Vous êtes le Fils du Dieu vivant» (Mt 16,16). Ne vous semble-t-il pas que ces richesses sont indigentes, cette pauvreté opulente ? L'hérésie, riche, a composé quantité d'évangiles; la foi, pauvre, a gardé le seul Évangile qu'elle ait reçu. La philosophie, riche, s'est fait nombre de dieux; l'Église, pauvre, ne connaît qu'un Dieu. Entre ce pauvre et ce riche il y a donc un «grand abîme», parce qu'après la mort les mérites ne se peuvent changer : aussi nous montre-t-on le riche en enfer, désirant aspirer du pauvre un peu de brise rafraîchissante; car l'eau est le réconfort de l'âme en état de souffrance; d'elle Isaïe dit : «Et l'eau jaillira agréablement des sources du salut» (Is 12,3). Mais pourquoi est-il torturé avant le jugement ? Parce que pour un débauché la privation des plaisirs est un châtement; car le Seigneur dit encore : «Il y aura là pleurs et grincements de dents, quand vous verrez Abraham, Isaac et Jacob et tous les Prophètes dans le Royaume des cieux» (Lc 13, 28). Or sur le tard ce riche se mêle d'être maître, alors qu'il est pour lui temps d'apprendre, et non d'enseigner. En ce passage le Seigneur déclare avec la dernière

évidence que l'Ancien Testament est le fondement de la foi; Il rabroue l'incrédulité des Juifs et coupe court aux ruses des hérétiques qui font trébucher l'âme faible; car les petits sont ceux qui ne connaissent pas encore la croissance dans la vertu. Or il est permis de remarquer que plus haut la parabole de l'économe (Lc 16,1 ssq.) et ici celle du riche contiennent un appel à la miséricorde : peut-être là enseigne-t-il à donner aux saints, qu'il appelle amis et auxquels Il attribue des tentes (Ib., 9), et ici aux pauvres.

Luc 17,3-4. Pardon des injures.

«Si votre frère pèche contre vous, reprenez-le.»

Qu'il a bien fait, après le tourment du riche dans les supplices, d'ajouter le précepte d'accorder le pardon – à ceux bien entendu qui se détournent de leur égarement – pour que le désespoir n'empêche personne d'être ramené de sa faute ! Et quelle mesure, en sorte que le pardon ne soit pas pénible ni l'indulgence relâchement, que nul ne soit heurté par une dure réprimande ni encouragé à pécher par le laisser-faire ! De même encore, ailleurs : «Si votre frère a péché contre vous, allez lui faire des remontrances, entre vous et lui» (Mt 18,15); car une remontrance amicale est plus efficace qu'une accusation tapageuse : celle-là inspire la honte, celle-ci provoque la colère. Mieux vaut tenir en réserve la crainte pour l'averti d'être dénoncé. Il est bon, réellement, que celui qui est repris vous considère comme un ami plutôt qu'un ennemi : on se range plus facilement aux conseils qu'on ne cède à la dureté. Aussi l'Apôtre : «Reprenez-le, dit-il, comme un frère» – afin qu'il rougisse – «ne le regardez pas comme ennemi» (II Th 3,15). Car la crainte est un faible gardien de la persévérance, mais la honte un bon maître du devoir : celui qui craint est réprimé, non corrigé; la pudeur fait de l'agir une nature. Il est beau qu'il ait écrit : «S'il pèche contre vous»; car les conditions ne sont pas égales si l'on pèche envers Dieu ou envers un homme. Aussi bien l'Apôtre, qui est l'interprète véridique de l'oracle divin : «L'hérétique, dit-il, après un avertissement évitez-le» (Tit 3,10), attendu que la fausse croyance n'est point pardonnable à l'égal d'une faute; et comme souvent c'est par l'ignorance que s'infiltrer l'erreur, il prescrit d'avertir, afin d'éviter l'opiniâtreté ou de corriger le faux pas.

Mais que veut dire : «S'il revient sept fois vers vous, pardonnez-lui» ? S'agit-il de fixer un chiffre au pardon ? ou serait-ce que, Dieu s'étant reposé le septième jour de toutes ses œuvres, on nous promet après la semaine de ce monde un repos durable, où, comme les maux de ce monde vaqueront et cesseront, de même la rigueur de la vengeance se reposera ? Or il existe un sabbat non seulement parmi les jours, mais quant aux mois, et c'est pourquoi le dixième jour du septième mois est le sabbat des sabbats (Lév 23,15 ssq.); non seulement pour les mois, mais encore pour les années; et non seulement pour les années, mais même pour les générations, à la fin de ce monde : c'est ce que figure le grand sabbat, comme il y a dans la Loi la septième semaine, après laquelle se célèbre l'année jubilaire. C'est le mystère que le Seigneur a voulu nous révéler en disant : «Non seulement sept fois, mais même soixante-dix-sept fois». Car à la septième génération, comme vous le trouvez en Luc (3,37), Enoch «a été enlevé, de peur que la méchanceté ne lui changeât le cœur» (Sag 4,11), et l'aiguillon de la souffrance a fait trêve pour lui; tandis qu'à la soixante-dix-septième génération le Seigneur est né de Marie, a pris sur Lui les péchés du genre humain, accordé la remise de toutes les fautes. Donc si au sens littéral vous apprenez à pardonner souvent, à ne pas conserver de ressentiment ? car il n'est rien dont puisse être choqué celui qui a coutume de pardonner ? reconnaissez pourtant le mystère. Ce n'est pas en vain qu'un jour de sabbat le Seigneur a dit à une femme : «Vous êtes délivrée de votre infirmité» (Lc 13,12) : il montre à son peuple, qui à son appel devait comme cette femme le suivre, que par sa venue Il a remis les péchés. Ainsi Lamech est soixante-dix-sept fois condamné (Gen 4,24) , parce qu'il y a faute plus grave à venger un crime en en commettant un. Mais les mystères du baptême remettent les crimes les plus énormes. Apprenez donc à pardonner vos injures, puisque le Christ a pardonné à ses persécuteurs. Et ce n'est pas sans raison qu'il a souffert au grand sabbat (Mt 27,62; Lc 23,54), pour figurer le sabbat où la mort serait détruite par le Christ. Que si les Juifs célèbrent le sabbat au point de considérer un mois et une année entière comme sabbat, combien plus devons-nous célébrer la résurrection du Seigneur ! Aussi nos anciens nous ont-ils appris à célébrer les cinquante jours de la Pentecôte, tous, comme appartenant à Pâques, parce que le début de la huitième semaine fait la Pentecôte. C'est pourquoi l'Apôtre, en disciple du Christ qui savait la distinction des temps, a écrit aux Corinthiens en ces termes : «Je demeurerai peut-être chez vous pour l'hiver» (I Cor 16,6); et plus bas : «Je resterai à Ephèse

jusqu'à la Pentecôte; car une grande porte m'est ouverte» (Ib., 8). Ainsi il passe l'hiver chez les Corinthiens, dont les erreurs l'angoissaient, attendu la froideur de leur zèle pour le culte de Dieu; il célèbre la Pentecôte avec les Éphésiens, leur livre les mystères, se repose le cœur, parce qu'il les voyait brûlants des ardeurs de la foi. Donc pendant ces cinquante jours l'Eglise ignore le jeûne, comme le dimanche, jour de la résurrection du Seigneur; et ces jours sont tous comme le dimanche. Il y aura encore un autre dimanche, où le corps du Seigneur ressuscitera. Paul le connaissait, lui qui a dit : «Vous êtes le corps du Christ, et membres de ses membres» (I Cor 12,27). Ce corps du Seigneur et les os de ses os seront attachés à leur tête : or «la tête de l'Eglise, c'est le Christ» (Ép 5,23). Alors le jeûne prendra fin, parce que dans la jouissance sans fin disparaîtront fatigue, souci, lassitude. Alors la mort sera détruite, car «en dernier lieu la mort sera détruite» (I Cor 15,26). Car si elle a fait défaut pour Enoch et n'a pas eu lieu pour lui, elle n'a pourtant pas été détruite : car il a été enlevé pour lui échapper. Le Christ a été immolé pour la détruire; aussi a-t-il été dit, à propos : «Où est, mort, ta victoire ? où est, mort, ton aiguillon» (I Cor 15,55) ? Donc à cette résurrection le Christ ressuscitera pour ainsi dire de nouveau, dans son corps. Ainsi «bienheureux qui aura part à la première résurrection» (Apo 20,6). De même en effet que le Christ est prémices des morts (I Cor XV,20), de même les prémices des ressuscités de l'Eglise sont ses saints. Ce mystère, Pierre n'a pu le connaître; peut-être a-t-il connu celui d'Enoch; pourtant qui peut embrasser en son intelligence humaine un mystère caché en Dieu ? Que le Seigneur vienne donc dans mon âme, dans mon intelligence, et qu'il se la soumette, afin qu'une fois mon intelligence soumise, je dise : «Je ne craindrai pas les malheurs, puisque vous êtes avec moi» (Ps 22,4).

Luc 17,5-6. Efficacité de la foi.

«Si vous aviez de la foi gros comme un grain de sénevé, vous diriez à cet arbre, à ce mûrier : arrache-toi, et jette-toi à la mer; et il vous écouterait.»

Du grain de sénevé nous avons parlé plus haut; maintenant c'est du mûrier qu'il faut traiter. Je lis : un arbre; je ne crois pas pourtant que ce soit un arbre : car quelle raison, quel profit pour nous, qu'un arbre, fait pour donner des fruits aux cultivateurs qui peinent, soit déraciné et jeté à la mer ? Sans doute nous croyons possible, par la vertu de la foi, que la nature insensible obéisse à des ordres perceptibles; pourtant que signifie cette espèce d'arbre ? J'ai lu, il est vrai : «J'étais pâtre de chèvres, grappillant les mûres» (Amos 7,14), et je pense que le Prophète a voulu nous marquer qu'il était du troupeau des pécheurs, pécheur lui-même, et s'en est retiré. Il convient d'ailleurs que, devant prophétiser aux nations, il ait cherché des fruits sur les buissons, tiré sa nourriture des buissons. Il allait installer les troupeaux sombres et malodorants des Gentils, les peuples des nations, dans les pâturages de ses écrits où ils s'engraisseraient d'une nourriture spirituelle, tandis que lui tirerait du pécheur converti le lait spirituel. Mais, comme dans un autre livre des évangiles (Mt 17,19) il est parlé d'une montagne – dont la silhouette dénudée, privée de vignes fécondes et d'oliviers, stérile en moissons, propice aux repaires des bêtes, troublée par les incursions des fauves, semble traduire l'élévation altière de l'esprit mauvais (II Cor 10,15), selon qu'il est écrit : «Je m'adresse à toi, montagne corrompue, qui corromps toute la terre» (Jér 51,25), – il y a lieu de croire qu'en ce passage encore on nous montre la foi chassant l'esprit immonde. D'autant que la nature de l'arbre cadre avec cette opinion : car son fruit est blanc d'abord en sa fleur, puis une fois formé rougit, en mûrissant devient noir. Le diable aussi, déchu par sa prévarication de la blanche fleur de la nature angélique et de l'écarlate de sa puissance, a pris l'horrible noirceur et odeur du péché. Voyez Celui qui dit au mûrier : «Arrache-toi et jette-toi à la mer» : quand Il chasse une Légion d'un homme, Il lui permet de passer en des pourceaux, qui, emportés par l'impulsion diabolique, se sont noyés dans la mer (Lc 8,30 ssq.). Ce passage est donc une exhortation à la foi; au sens moral il nous apprend que même ce qu'il y a de plus solide peut être détruit par la foi. Or de la foi vient la charité, de la charité l'espérance, et elles se ramènent l'une à l'autre comme par un cercle sacré.

Luc 17,7-10. «Serviteurs inutiles.»

La suite montre que personne ne doit se glorifier de ses œuvres, puisque c'est en justice que nous devons au Seigneur notre service. Car si vous ne dites pas à un serviteur qui a labouré ou fait paître les brebis : passe (ici), mets-toi à table – par où l'on entend que nul ne s'assoit si d'abord il ne passe : aussi bien Moïse a commencé par se déplacer pour voir la grande vision (Ex

3,3) – si donc non seulement vous ne dites pas à votre serviteur : mets-toi à table, mais vous réclamez de lui un autre service et ne l'en remerciez pas, de même le Seigneur n'admet pas que vous Lui fournissiez un seul ouvrage ou travail; car, tant que nous vivons, nous devons toujours travailler. Reconnaissez donc que vous êtes un serviteur tenu à nombre de services. Ne vous rengorgez pas d'être appelé enfant de Dieu – il faut reconnaître la grâce, mais sans méconnaître la nature – ne vous vantez pas si vous avez bien servi : vous deviez le faire. Le soleil fait son office, la lune obéit, les anges font leur service; l'instrument choisi par le Seigneur pour les Gentils dit : «Je ne suis pas digne d'être appelé apôtre, parce que j'ai persécuté l'Eglise de Dieu» (I Cor 15,9); et, dans un autre endroit, après avoir montré qu'il n'a conscience d'aucune faute, il ajoute : «Mais je ne suis pas justifié pour autant» (I Cor 4,4). Donc nous aussi, ne prétendons pas être loués pour nous-mêmes; ne devançons pas le jugement de Dieu; ne prévenons pas l'arrêt du juge, mais réservons-le pour son temps, pour son juge.

Après quoi les ingrats sont repris (Lc 17,11 ssq.), et de la sorte on arrive finalement au discours sur le jugement à venir.

Luc 17,20-37. Les derniers temps.

«A cette heure-là, celui qui sera sur son toit et aura ses meubles dans la maison ne devra pas descendre pour les emporter; de même celui qui sera aux champs ne devra pas revenir sur ses pas. Souvenez-vous de l'épouse de Lot.» Questionné par les disciples sur l'heure où viendra le Royaume de Dieu, le Seigneur dit : «Le Royaume de Dieu est au-dedans de vous.» Oui, par la réalité de la grâce, non par la servitude de la faute. Ainsi qui veut être libre doit être serviteur dans le Seigneur (cf. I Cor 7,22) : car dans la mesure où nous avons part à la servitude, nous avons part également au Royaume. Il dit donc : «Le Royaume de Dieu est au-dedans de vous.» Quand viendra-t-il, Il n'a pas voulu le dire; mais Il a dit que le jour du jugement va venir, de manière à inspirer à tous la terreur du jugement qui menace, sans rassurer par son ajournement. Et pour ne point sembler contrister les disciples en leur refusant quelque chose, Il dit en un autre livre : «Quant au jour et à l'heure, nul ne les connaît, pas même les anges des cieux, pas même le Fils» (Mt 24,36). Il a bien dit le Fils, sans préciser (car le Fils de l'homme est en même temps Fils de Dieu), de manière à nous faire penser qu'il a plutôt parlé du Fils de l'homme : car Il connaît la fin des temps non par sa nature humaine, mais par sa nature divine. Il n'est pourtant pas contraire à la foi de l'entendre du Fils de Dieu. Qu'est-ce que le Père, si bon, a pu cacher au Fils, à qui Il a tout donné (Jn 3,35) ? et comment ne lui a-t-il pas donné la connaissance du moment, ayant donné le pouvoir même de juger (Ib., 5,22) ? Comment encore le Fils peut-Il ignorer ce que le Père connaît, alors que le Fils est dans le Père (Ib., 14,11) et que l'Esprit sonde les profondeurs mêmes de Dieu (I Cor 2,10), alors que le Fils lui-même est la profondeur des trésors de la sagesse et de la science divine (Rom 17,33) ? Mais Il a montré en un autre passage pourquoi Il n'a pas voulu le dire : «Il ne vous appartient pas, dit-Il, de connaître les temps et les années dont le Père s'est réservé le pouvoir» (Ac 1,7). Voyez-vous à quoi on aboutit en niant que la Trinité ait une puissance unique ? A ce qu'il y ait chose quelconque ignorée du Fils. Pourquoi le Père la cacherait-Il à son propre Fils ? C'est par jalousie que nous ne voulons pas faire connaître aux autres ce que nous savons, ou par crainte d'être trahis; mais on ne peut soupçonner ni le Père de jalouser, ni le Fils de trahir. Ils n'ont donc qu'une même connaissance, puisqu'ils n'ont qu'une même puissance. Aussi bien, s'il connaît les signes du jugement à venir, Il en sait indubitablement l'échéance. Qu'est-ce que pourrait ignorer Celui qui étincelle comme l'éclair, puisque lumière, Fils de Dieu, Il éclaire l'intime du mystère céleste ? «A cette heure-là», dit-Il : donc Il connaît aussi l'heure; mais Il la connaît pour Lui, pour moi Il ne la sait pas. Et Il affirme à bon droit que la cause du déluge, de l'incendie et du jugement procède de nos péchés : car Dieu n'a pas créé le mal, mais ce sont nos mérites qui se le sont procuré. Car «ils mangeaient et buvaient, prenaient femme et épousaient». Il ne s'agit pas de condamner le mariage, pas plus que les aliments ne sont condamnés, celui-là pourvoyant au remplacement, ceux-ci à la nature ? autrement il n'y a qu'à quitter ce monde (I Cor 5,10); ? mais en toute chose il faut de la mesure, et tout ce qui est excessif vient du mauvais (Mt 5,37). Que l'on s'entende de temps en temps pour vaquer à la prière (I Cor 7,5); qu'il y ait, parmi les sollicitudes du monde et la pesanteur de l'intempérance, quelque sobriété pieuse, une trêve de chasteté. Puis donc que nécessairement les bons souffrent à cause des méchants d'avoir le coeur et l'âme brisés en ce monde, pour recevoir une récompense plus abondante en l'autre, on les pourvoit de remèdes : «Que ceux qui sont en Judée fuient vers les montagnes.» Quelle est cette Judée ? Car je connais une autre Judée selon l'esprit,

non selon la lettre : «Dieu est connu en Judée» (Ps 75,2). Et quelles sont ces montagnes capables de résister à la secousse du jugement à venir, alors qu'il est écrit : «Le tremblement s'emparera des montagnes» (Is 64,1-3) ? «Le ciel et la terre passeront» (Lc 21,33) : comment une partie de la terre demeurerait-elle indemne, ou pourrait-elle me protéger, ne se sauvant pas elle-même ? Où me cacherais-je donc de Celui qui agite les profondeurs de la mer (Ps 64,8) ? «Si je monte au ciel, Il y est; si je descends aux enfers, Il est là» (Ps 138,8). On ne saurait donc échapper à Celui qui est partout, mais l'apaiser. Ainsi donc le jour du jugement est là. Si vous ne voulez pas être surpris, craignez chaque jour, fuyez chaque jour. Vous demandez où fuir ? «Gravissez la montagne, vous qui donnez la bonne nouvelle à Sion» (Is 40,9), afin de pouvoir être élevé sur la cime de mérites éminents; car «Dieu est Dieu des montagnes, et non des vallées» (I R 20,28). Montez au lieu où le Christ siège à la droite de Dieu, dont «les fondements sont sur les montagnes saintes» (Ps 86,1), et que «les montagnes entourent» (Ps 124,2). Votre montagne, c'est Paul; votre montagne, c'est Pierre : sur leur foi posez les pas de votre âme. Quand on est établi dans la loi de Dieu et l'héritage de la foi, le jour du jugement ne vient pas trouver pour châtier, mais pour glorifier. Si quelqu'un se tient sur le toit, autrement dit a déjà gravi le faite de sa maison et la cime des vertus éminentes, qu'il ne retombe pas sur les œuvres de la terre et de ce monde. Car je sais un toit où Rahab, cette courtisane quant à la figure, l'Église quant au mystère, unie par la communauté des mystères aux peuples de la Gentilité, cache les explorateurs envoyés par Jésus (Jos 2,1); s'ils étaient descendus dans le bas de la maison, ils auraient été tués par les émissaires qu'on avait envoyés pour les saisir. Le toit, c'est donc la fonction du sommet de l'esprit, le faite de l'âme, qui abrite la faiblesse sans défense du corps. Cela me fait penser encore que, s'il est saint, le paralytique que quatre jeunes gens ont fait descendre par le toit (Mc 2,3 ssq.), c'est qu'avec l'aide des quatre vertus de prudence, force, tempérance et justice, il s'est abaissé aux pieds du Christ d'une manière pour ainsi dire élevée. Car rien n'est plus élevé que l'humilité; étant supérieure, elle ne sait s'exalter, car nul ne vise à ce qu'il sait être au-dessous de lui. Mais puisque nous en sommes au jugement, ne nous écartons pas du toit, de peur qu'en voulant emporter les meubles qui sont dans la maison, nous ne soyons pris. Ce n'est pas dans toutes les maisons qu'il y a des meubles d'or et d'argent : dans la plupart ils sont en bois (cf. II Tim 2,20). De même toutes les maisons ne sont pas meublées, car il en est de vides; le Prophète les connaissait, lui qui a dit : «Que te prend-il à présent, de monter sur les maisons vides ? La cité est remplie de clameurs» (Is 22,1 ssq.); et il ajoute : «Tes chefs se sont tous enfuis»; ils ont tous été blessés dans ton enceinte, et ils sont déchus de la foi à la fausse foi. Sabellius a été blessé, blessé Valentin, blessé Arius : c'est qu'ils se sont trouvés dans une maison vide. Voulez-vous vivre dans une maison meublée ? Suivez Pierre, tandis qu'ayant faim il monte au sommet de la maison (Ac 10,9). Là il a connu le mystère de la formation de l'Eglise, et qu'il ne devait pas juger impur le peuple de la Gentilité, la foi pouvant le purifier de toute souillure. Quant aux vases, ils sont faits d'argile; donc le corps est un vase : ainsi gardez-vous de délaisser pour le désir du corps les recherches supérieures de l'esprit. Si Pierre n'a pu saisir le mystère tant qu'il fut en bas, comment le saisissez-vous ? Il l'a saisi, parce qu'il est monté, pour annoncer le Seigneur (cf. Is 40,9), sans crainte de souffrir en son corps. Donc «si l'on est sur le toit, qu'on ne descende pas; et si l'on est aux champs, qu'on ne revienne point sur ses pas». Comment comprendrais-je ce qu'est le champ, si Jésus Lui-même ne me l'apprenait, en disant : «Si, ayant mis la main à la charrue, on regarde en arrière, on n'est pas fait pour le Royaume des cieux» (Lc 9,62) ? Le fainéant est assis à la ferme, le travailleur sème aux champs; l'infirmes est au coin du feu, le courageux à la charrue. L'odeur du champ est bonne, car l'odeur de Jacob est l'odeur d'un champ rempli (Gen 27,27) : le champ est rempli de fleurs, rempli de produits variés. Labourez donc votre champ, si vous voulez aboutir au Royaume de Dieu. Que fleurisse pour vous la moisson fertile des bons mérites. Qu'il y ait «une vigne abondante aux murs de votre maison, et de jeunes oliviers autour de votre table» (Ps 127,3). Désormais consciente de sa fertilité, ensemencée de la parole de Dieu, cultivée par les soins spirituels, que votre âme dise au Christ : «Venez, mon frère, sortons dans les champs» (Can 7,11), et que Lui réponde : «Je suis entré dans mon jardin, ma soeur et mon épouse; j'ai récolté ma myrrhe» (Ib., 5,1). Est-il récolte meilleure que celle de la foi, qui engrange les fruits de la résurrection, qu'arrosé la source de la joie sans fin ? Si donc il vous est interdit de regarder en arrière, à plus forte raison est-il interdit de revenir prendre votre tunique : car vous avez appris que, si on vous demande votre tunique, vous devez abandonner aussi le manteau (Mt 5,40); ainsi, étant en marche vers le Royaume de Dieu, ne recherchez pas fortune et patrimoine. Je connais dans l'Écriture une autre tunique, au sujet de laquelle l'Apôtre nous exhorte à dépouiller l'homme ancien avec ses activités pour revêtir le nouveau (Col 3,9), et à ne pas rechercher la tunique de notre erreur d'autrefois. C'est ce qui fait dire à une telle : «J'ai quitté pour la nuit ma tunique, comment la reprendrais-je» (Can 5,3) ? Car

vous devez non seulement renoncer aux péchés, mais encore effacer tout souvenir de votre activité d'antan. Aussi bien Paul, en oubliant le passé (Phil 3,13), s'est dépouillé de la faute sans omettre le repentir. C'est pourquoi le Seigneur dit : «Souvenez-vous de l'épouse de Lot.» Pour avoir regardé en arrière, elle a perdu le privilège de sa nature; car en arrière, c'est Satan (cf. Mc 8,33), en arrière c'est Sodome. Par conséquent fuyez l'intempérance, évitez la débauche. Et pour vous faire voir que tous ne peuvent pas fuir vers la montagne, souvenez-vous que celui qui ne c'est pas retourné vers ses anciens attraits ? car il avait d'abord fait choix de Sodome ? s'est sauvé parce qu'il est arrivé à la montagne; l'autre, qui était plus faible, pour avoir regardé derrière elle, n'a pu parvenir avec l'aide et l'appui de son mari jusqu'à la montagne, mais est demeurée.

«Cette nuit-là, il y aura deux personnes dans un même lit : l'une sera prise, et l'autre laissée.»

Il a bien dit : la nuit; car l'Antichrist, c'est l'heure des ténèbres, attendu qu'il répand les ténèbres au coeur des humains, en affirmant qu'il est le Christ, cependant que surgissent les faux prophètes pour affirmer tantôt que Jésus vit au désert, afin de tromper par l'égarement des opinions incertaines, tantôt qu'il est à l'intérieur, afin qu'on soit saisi en entendant nommer sa puissance éminente. Mais le Christ, comme un éclair fulgurant, répand dans le monde entier les étincelles de sa lumière; aussi n'erre-t-Il pas dans le désert, n'est-Il pas renfermé en un lieu quelconque; car «je remplis le ciel et la terre, dit le Seigneur» (Jér 23,24); mais Il resplendit de son lumineux éclat, pour qu'en cette nuit nous puissions voir la gloire de la résurrection. Que veut donc dire cette parole : «Sur deux dans le même lit, sur deux qui moudront, sur deux aux champs, l'un sera pris et l'autre laissé» ? Dieu serait-Il injuste, pour que des gens semblables par les occupations, vivant ensemble, sans différence quant à la valeur de leurs actes, soient l'objet d'une distinction dans la récompense de leurs mérites ? Il n'en va pas ainsi; mais aux actions de l'homme correspond leur récompense. Les mérites des hommes ne sont donc pas égalisés par leur vie en commun, car le père se dresse contre le fils et le fils contre le père (Lc 12,53) par zèle religieux. Tous en fait ne réalisent pas ce qu'ils entreprennent, mais «celui qui aura persévéré jusqu'au bout sera sauvé» (Mt 10,22). A ce moment final le Seigneur examine non la prestation extérieure, mais la disposition intérieure; car si vous faites l'offrande juste sans le juste partage, votre sacrifice n'est pas agréé de Dieu (Gen 4,7). Donc d'un même lit (car il existe un lit de l'infirmité humaine, puisqu'il est écrit : «Vous avez retourné son lit dans son infirmité» (Ps 40,4) l'un est laissé, l'autre pris. Celui qui est pris est enlevé au-devant du Christ dans les airs (I Th 4,16), celui qui est laissé, réprouvé. «Deux sont à moudre au pétrin.» Le sens est, semble-t-il, figuratif de ceux qui cherchent leurs aliments dans le secret, et de l'intérieur les produisent au jour. Il faut pourtant rechercher ce que moulent ces femmes. Ne serait-ce pas ce que nous lisons en Isaïe : «Si vous m'apportez de la fleur de farine, c'est en vain» (Is 1,13) ? Ainsi la fleur de farine serait l'offrande de celles qui ont moulu. Examinons donc celles qui moulent, ce qu'elles moulent, ce qu'est le pétrin. Et peut-être ce monde est-il le pétrin. J'y verrais plutôt une allusion à la figure du corps humain, où notre âme est enfermée comme dans la prison du corps, pour y produire, si elle a souci du bien, le pain céleste (cf. Jn 6,51). Dans ce pétrin donc, soit la Synagogue soit l'âme en proie aux péchés moud un blé mouillé et gâté par trop d'humidité, et ne peut séparer l'intérieur de l'extérieur : aussi sera-t-elle délaissée, parce que sa farine aura déplu. Au contraire la sainte Église, ou bien l'âme qui n'est maculée et souillée d'aucune faute, moud un grain séché à la chaleur du soleil éternel, que Dieu a revêtu comme Il l'a voulu (Le 12,28), et que les anges ont purifié de toute tache d'impureté; et, offrant à Dieu du coeur de l'humanité une bonne farine, elle fait agréer la libation de son sacrifice. Et il n'y aura pas seulement deux meunières, mais deux travailleurs dans le même champ : l'un sera pris, bon semeur qui n'aura pas semé sur les chemins, mais en terrain labouré et cultivé (Lc 8,5 ssq.), afin que la terre multiplie le grain enfoui par l'humilité, et non éparpillé par la jactance; mais on laissera le semeur de l'ivraie, de laquelle on tire une farine inacceptable. Quels sont ces cultivateurs différents, nous pouvons le découvrir si nous prenons garde comment l'Apôtre a dit qu'il existe en nous deux nous, c'est-à-dire deux esprits (Rom 7,23) : peut-être au sens que l'un appartient à l'homme extérieur qui se corrompt (II Cor 4,16), l'autre à l'intérieur, qui se renouvelle par les mystères. Et peut-être le pire, chez celui-là, qui s'élève «d'une vaine enflure en l'esprit de sa chair et ne s'attache pas à la tête» (Col 2,18 ssq.), est-il qu'il s'écarte de la pratique des préceptes salutaires de notre Seigneur Jésus Christ : car Il est la tête de tous (Col 2,10), comme le Créateur de tous. L'autre, bien préférable, est celui qui aime l'humilité, recherche la sagesse, n'oublie pas la miséricorde; c'est le bon semeur, car «il a semé, donné aux pauvres : sa justice demeure à jamais» (Ps 111,9). Il est donc spirituel, l'autre est charnel. Car si les paroles de l'Apôtre nous font saisir que le séducteur qui s'exalte et bouffit

en son coeur est gonflé par l'esprit de la chair, nous montrons aussi que l'homme saint se renouvelle par l'esprit de l'âme, puisque le même dit : «renouvelez-vous dans l'esprit de votre âme» (Ép 4,23). Il montre donc qu'il existe deux esprits, l'un qui devient l'esprit de la chair en succombant au péché, l'autre qui, uni à l'Esprit, désavoue les souillures de la chair. Et il existe non seulement deux esprits, mais deux lois en nous. L'une et l'autre nous ont été exposées par l'Apôtre, quand il a dit : «Je prends plaisir à la loi de Dieu quant à l'homme intérieur, mais je vois une autre loi dans mes membres, qui lutte contre la loi de mon esprit et m'emprisonne dans la loi du péché qui est en mes membres» (Rom 7,22 ssq.). Il existe donc une loi de l'homme intérieur, il en est une aussi pour l'extérieur : l'une qui interdit le péché, l'autre qui le conseille; l'une qui condamne l'erreur, l'autre qui l'inspire; l'une qui fortifie l'âme, l'autre qui la tente. Il y a même en nous deux autres lois plus puissantes, l'une de Dieu, l'autre du péché, selon le même maître, qui a dit : «Donc c'est le même moi qui sert par l'esprit la loi de Dieu, par la chair la loi du péché» (Rom., VII, 25). Et cela montre que si vous dites : l'esprit, tout court, vous l'opposez à la chair : car en disant qu'il sert la loi de Dieu par l'esprit, Paul montre assurément que l'esprit par lui-même est bon tant qu'il n'est pas vaincu par la chair, et créé de nature telle qu'il résiste à l'erreur; ainsi, quand il est vaincu, il est l'esprit de la chair : sa chute, il la doit non à sa nature, mais à la chair, et sa défaite le fait passer pour ainsi dire sous le nom et la propriété de sa triomphatrice; mais sa nature l'oppose à la chair. Bref, par l'esprit nous servons Dieu, par la chair le péché; et l'esprit ne s'en trouvera que mieux de coopérer avec le saint Esprit pour ne pas interrompre son service religieux. Tels sont donc les ouvriers de notre champ : l'un produit le bon fruit par sa diligence, l'autre le perd par son insouciance, et le législateur l'appelle sang : «L'âme de toute chair, dit-il, c'est son sang» (Lév 17,14); à quoi beaucoup rattachent également ce qui est écrit : «Vous ne mangerez pas la chair dans son sang» (Gen 9,4), pour ne pas prendre les voluptés du corps, ensanglantées par les blessures de l'âme, comme une réfection plutôt que comme un sanglant grief ? nous que doit nourrir la parole de Dieu. Il est donc un aliment qui nourrit, il est un aliment de sang : de même, en effet, que la chair du Seigneur est vraiment nourriture, de même son sang est vraiment notre breuvage (Jn 6,56). Préparons donc avec nos œuvres une bonne nourriture au Seigneur, de crainte qu'à son retour, s'il ne trouve pas plus de fruit que sur le figuier (Mt 21,19), laissé à jeun par la stérilité de nos mérites, Il ne retire le dessein de sa tendresse, et ne dise à cette âme, qu'Il aura trouvée dépourvue de fruits et souillée de sang : «Que jamais, à tout jamais, nul fruit ne naisse de toi !» Donc «l'âme de toute chair, c'est son sang.» Il existe aussi une âme plus excellente, dont Dieu a dit : «Toutes les âmes sont à moi; comme l'âme du père, l'âme du fils est également à moi» (Ez 18,4). Et nous n'oublions pas l'interprétation des deux peuples. Selon elle, en ce monde, qui est très souvent comparé à un champ, il existe deux peuples, celui des croyants et l'autre, qui ne croît pas; ils seront payés de leurs mérites, et par suite celui qui a la foi sera pris, l'autre, qui n'a pas la foi, sera laissé. Quant aux deux meunières, ce sont les deux âmes, ou encore l'Église et la Synagogue : car d'ordinaire il n'y a pas figuration unique, mais multiple, dans les divines Écritures, si bien qu'une seule parole renferme plusieurs réalités. Ainsi l'esprit de la chair, et l'âme de la chair, et la Synagogue récoltent le blé et moulent la farine qui sont offerts en vain; mais l'esprit qui est uni à l'âme, et l'âme qui reçoit le salut, ou l'Église de Dieu, récoltent et moulent la farine spirituelle de la Loi véritable : celle dont sont encore faits les pains de proposition que seuls mangent les prêtres, à qui il est prescrit de manger un pain plus pur (Lév 24,5 ssq.), évidemment Celui qui est descendu du ciel. Or nous sommes tous, si nos mérites s'y prêtent, les prêtres de la justice, consacrés par l'onction d'allégresse (Ps 44,8) pour la royauté et le sacerdoce. Travaillons donc et cultivons notre champ tandis que nous sommes employés à l'office de cette culture, afin d'avoir, dans la Jérusalem d'en haut, où se pratique la véritable observance de la Loi, la farine faite de nos gerbes ? celles qu'on est heureux d'avoir pu rassembler, afin de venir, de venir tout joyeux en portant ses gerbes (Ps 125,6). Tels sont donc les fruits spirituels et l'heureuse récolte du véritable labeur, que nulle pluie superflue ne détrempe. Le fruit de la chair, par contre, est sujet à se corrompre; aussi qui a semé le charnel, récoltera le charnel (Gal 6,8). Quant au champ, qu'en dirai-je, puisque c'est manifestement le travail du cultivateur qui fait sa valeur ou le déprécie ?

«Et ils répondirent en ces termes : Où, Seigneur ?» Ainsi parlèrent les disciples. Mais le Seigneur, les ayant avertis où fuir, où demeurer et à quoi prendre garde, a résumé l'ensemble dans une indication générale, en disant : «Où sera le corps, là se rassembleront les aigles.» Ainsi conjecturons d'abord qui sont les aigles, afin de préciser ce qu'est le corps. Les âmes des justes sont comparées aux aigles : ils se portent vers les hauteurs, délaissent les bas-fonds, parviennent, dit-on, à un âge avancé; aussi David dit-il à son âme : «Ta jeunesse sera renouvelée comme celle de l'aigle» (Ps 102,5). Si donc nous avons identifié les aigles, nous ne pouvons plus

avoir de doute pour le corps, surtout en nous souvenant que Joseph a reçu de Pilate le corps (Jn 19,38). Ne voyez-vous pas les aigles autour du corps : Marie de Cléophas et Marie-Madeleine et Marie Mère du Seigneur et le groupe des apôtres entourant le tombeau du Seigneur ? Ne voyez-vous pas les aigles autour du corps, lorsqu'avec les nuées spirituelles viendra le Fils de l'homme, et que «tous les yeux le verront, et ceux qui l'ont transpercé» (Apo 1,7) ?. Il est aussi un corps dont il a été dit : «Ma chair est vraiment nourriture, et mon sang vraiment breuvage» (Jn 6,56). Autour de ce corps sont les aigles, volant à l'entour avec les ailes de l'esprit. Autour de ce corps sont encore les aigles qui croient que Jésus est venu dans la chair, puisque «tout esprit qui professe que Jésus Christ est venu dans la chair, est de Dieu» (I Jn 4,2). Où donc il y a la foi, là se trouve le mystère, là le logis de la sainteté. C'est aussi un corps que l'Eglise : en elle la grâce du baptême nous donne le renouveau spirituel, et la vieillesse à son déclin reprend un âge et une vie nouvelle.



Luc 18,15-17. Enfance spirituelle.

«Laissez les enfants venir à moi, et ne les retenez pas : car c'est à leurs pareils qu'appartient le Royaume de Dieu.»

Et pourtant cet âge est dépourvu de force, sans fermeté de caractère, sans maturité dans son vouloir. Il ne s'agit donc pas de préférer un âge à un autre, sinon il serait nuisible de grandir : qu'ai-je besoin de souhaiter que vienne l'âge mûr, s'il doit m'enlever le titre au Royaume céleste ? Mais alors Dieu aurait donné le développement de la vie pour les vices, non pour grandir en vertu ? Et pourquoi n'a-t-Il pas Lui-même choisi ses apôtres à l'âge de l'enfance, mais plus mûrs ? Et pourquoi dit-Il que les enfants sont propres au Royaume des cieux (Mt 19,14) ? Peut-être parce qu'ils ignorent la méchanceté, ne savent pas tromper, n'osent pas rendre les coups, ne connaissent pas la recherche des richesses, n'ont ni désir des honneurs ni ambition. Mais ce n'est pas ignorer ces choses qui fait la vertu, c'est les mépriser; et il n'y a pas à louer la retenue, quand l'intégrité n'est qu'impuissance. Ce n'est donc pas l'enfance qui est désignée, mais une bonté qui imite la simplicité de l'enfance. La vertu ne consiste pas à ne pouvoir pécher, mais à ne pas vouloir, et à garder une telle persévérance de volonté que la volonté imite l'enfance, que l'on imite sa nature. Aussi bien le Sauveur l'a-t-Il Lui-même exprimé en ces termes : «A moins de vous convertir et de devenir comme cet enfant, vous n'entrerez pas dans le Royaume des cieux.». Qui donc est cet enfant que doivent imiter les apôtres du Christ ? Serait-ce un petit quelconque ? Telle serait donc la vertu des apôtres ? Qui donc est l'enfant ? Ne serait-ce pas Celui dont Isaïe a dit : «Un enfant est né pour nous, un fils nous a été donné» (Is 9,6) ? C'est en effet cet enfant qui vous a dit : «Prenez votre croix, et suivez-moi» (Mt 16,24, etc.). Et, pour vous faire reconnaître l'enfant : «Outragé, Il n'a pas rendu l'outrage; frappé, Il n'a pas rendu les coups» (I Pierre 2,23) : voilà bien la vertu parfaite. Ainsi donc il y a dans l'enfance même comme une vénérable vieillesse des mœurs, et dans la vieillesse une innocence d'enfants; car «il est une vieillesse vénérable, non par la durée, et qui ne se calcule pas sur le nombre des années : les cheveux blancs sont la sagesse des hommes, et le vieil âge une vie sans tache» (Sag 4,8 ssq.). Aussi est-il écrit :

«Enfants, louez le Seigneur, louez le nom du Seigneur» (Ps 112,1), puisque nul ne loue le Seigneur s'il n'est parfait; car «nul ne dit que Jésus est Seigneur autrement que par l'Esprit saint» (I Cor 12,3). Tout cela semble prophétisé du peuple de l'Église : plus jeune, il a dépassé le peuple aîné des Juifs par son zèle pour la vertu; d'où ce texte : «Me voici, avec mes enfants que vous m'avez donnés» (Is 8,18). Voilà les enfants qui, accompagnant de leurs cris prophétiques le Seigneur porté sur le petit d'une ânesse (Mt 21,7 ssq.), annonçaient que la rédemption des nations était arrivée; voilà les enfants, ou les tout petits, qui ont bu à longs traits à ces mamelles du Christ, meilleures que le vin (Can 1,3) : car «des lèvres des enfants et des nourrissons vous avez recueilli la louange» (Ps 8,3).

Il peut sembler à quelques-uns rude et sévère que les disciples aient empêché les petits enfants de venir au Seigneur, si vous ne comprenez pas soit le mystère, soit leur intention. Car ils ne le faisaient point par dureté de coeur et mauvais vouloir envers les enfants; mais ils témoignaient au Seigneur l'empressement de serviteurs attentifs, pour qu'il ne fût pas pressé par les foules; aussi bien est-il écrit ailleurs : «Maître, les foules vous pressent» (Lc 8,45). Car il faut renoncer à notre avantage quand il ferait tort à Dieu. Fuyons donc l'orgueil, imitons la simplicité de l'enfance : car la vérité s'oppose à l'orgueil, tandis que la simplicité s'accorde avec la vérité, s'élève par son abaissement même. Dieu en effet n'habite pas dans une âme basse, mais, comme nous l'ont appris les Prophètes : «Le trône de la vertu a été exalté» (Jér 17,12), à savoir chez celui dont la sagesse s'élève au niveau de la vérité, si bien qu'il ne cache pas, comme Caïn, la ruse du meurtrier sous l'apparence d'un frère, mais est frère au-dehors et au-dedans. Ceci quant à leurs sentiments. Au sens mystique, ils voulaient que fût d'abord sauvé le peuple juif, dont ils étaient nés selon la chair; mais ils ont également intercédé pour la Chananéenne (Mt 15,23) : ils connaissaient donc le mystère qui réservait aux deux peuples leur vocation, mais peut-être en ignoraient-ils encore l'ordre.

Maintenant remarquez la différence des expressions. Quand Il fait approcher de Lui les enfants, pour les bénir d'une prière ou en leur imposant les mains, Il les appelle enfants; quand Il prescrit de ne pas les scandaliser, Il les appelle petits (Mt 18,6). C'est qu'on n'est pas scandalisé quand on est touché par le Christ, on ne tombe pas quand on approche du Christ; mais ceux-là tombent qu'a rendus petits non leur âge peu avancé, mais la petitesse de leur vertu. En même temps Il enseigne encore qu'il ne faut pas tenter les faibles, de peur de faire retomber sur nous les fautes de ceux dont les prières, si faibles qu'ils soient en fait de mérites et de vertus, sont portées et recommandées au Seigneur par les anges. Que personne donc ne raille le pauvre, car c'est irriter Celui qui l'a fait (Pro 17,5); que nul ne tente le faible, pour ne pas offenser les anges; que nul ne fasse tomber l'infirme, pour ne pas détruire le bienfait du Rédempteur.

Et s'il a dit : «Malheur à ce monde à cause des scandales» (Mt 18,7), c'est que beaucoup ont tenu la croix du Seigneur pour un scandale, alors que l'humiliation du Seigneur souffrant est le sacrement de notre salut, pour nous faire entreprendre les œuvres de la vertu, prendre modèle sur cette humilité. Malheur donc à qui ne croira pas à la croix du Seigneur, dont se scandalisent les faibles : «Mieux lui vaudrait qu'on lui attachât au cou la meule d'un âne et qu'il fût noyé au fond de la mer.»

Dans les divines Ecritures nous devons sans doute considérer non l'agencement des mots, mais le poids des choses : car on réussit mieux à réprimer les péchés par l'appareil en quelque sorte bestial d'un genre de supplice inouï et hideux. Cependant, pour ne pas donner, à ce propos même, du scandale à quelque infirme, ce n'est pas sans raison, pensons-nous, que sont mis ensemble la meule de l'âne, le cou de l'homme, le fond de la mer. Puisqu'on effectue le peuple de la Gentilité a reçu l'âne comme emblème, ne vous semble-il pas tourner la meule de l'âne, tant qu'il tourne dans l'erreur de son ignorance ? Il est attaché des liens de sa nature, pour moudre la Parole, chercher Dieu; mais plongé dans l'aveuglement par le voile de son esprit, il ne saurait élever vers Dieu le visage de son âme, ouvrir les yeux de son cœur. Aussi, sans entrain dans sa course, ramenant ses pas sans cesse au même point, il travaille malgré lui pour le profit d'autrui. Pourtant celui qui tourne la meule voit enfin le terme et l'achèvement de son travail, et il a l'espoir d'être débarrassé de ce qui l'aveugle; mais celui au cou duquel on suspend la meule, porte la pierre, ayant refusé de porter le joug du Seigneur. L'âne va donc à la meule, l'aveugle à la pierre, le païen au rocher, pour adorer celui qu'il ne voit ni ne reconnaît : car Dieu «n'habite pas dans des constructions» (Ac 7,48); ce n'est pas dans le rocher qu'on le reconnaît,

mais en esprit. L'un et l'autre peuple, Gentilité et Juifs, est donc présenté et comme mis en scène par ce discours; mais les Juifs sont l'objet d'un châtement plus rigoureux. En effet, le souvenir des païens sera englouti dans les flots de ce siècle et noyé dans la boue de ce monde, parce qu'ils ont voulu être au milieu de ce qui n'est pas (I Corl, 28), et, étrangers à la connaissance de Dieu, se sont comme noyés au fond de la mer; mais les Juifs, choisis en la personne des Patriarches, marqués de la circoncision, instruits par la Loi, ne disparaîtront pas comme des inconnus, mais seront châtiés comme sacrilèges. Car le Dieu inconnu des Athéniens (Ac 17,23) était connu en Judée (Ps 75,2), mais non pas accueilli. Aussi l'ignorant sera ignoré, le prévaricateur sera condamné; il n'y aura pas exemption de faute pour celui qui a méconnu son Créateur, il y aura exclusion du pardon pour celui qui n'a pas accueilli le Seigneur. Pourtant il est plus tolérable de n'avoir pas accordé foi au Christ que d'avoir porté les mains sur Lui.

Luc 18,18-30. Le candidat riche et le péril des richesses.

«Or un notable l'interrogea en ces termes : Bon Maître, que faire pour posséder la vie éternelle ? Et Jésus lui dit : Pourquoi m'appelez-vous bon ? Nul n'est bon que Dieu seul.»

Astucieuse question, et partant habile réponse. Car ce notable qui le sondait l'a appelé bon maître, quand il aurait dû dire Dieu bon. En effet, bien que la bonté soit dans la divinité, et la divinité dans la bonté – car nul n'est bon que Dieu seul, tandis que «tout homme est menteur» (Ps 115,2), et tout ce qui est menteur n'est assurément pas bon – cependant, en ajoutant : bon maître, il l'a dit bon partiellement, non totalement : car Dieu est totalement bon, l'homme partiellement. C'est pourquoi le Seigneur : pourquoi m'appeler bon, dit-Il, quand vous niez que je sois Dieu ? Pourquoi m'appeler bon, quand nul n'est bon que Dieu seul ? Il ne nie donc pas être bon, mais Il indique qu'il est Dieu; car bon, qu'est-ce à dire, sinon plein de bonté ? Mais puisqu'il est écrit : «Il n'est personne qui fasse le bien, il n'en est pas même un» (Ps 13,3), Il a certainement parlé des hommes, non pas de Dieu : car Dieu est un, mais Il n'est pas unité dans un nombre. De même aussi le Fils de Dieu est mis à part comme unique, non pas comme un de la multitude; et Il est l'unique engendré, non pas l'un des engendrés. Aussi «nul n'est bon» n'est pas un arrêt contre le Christ, car nul ne juge le Christ; «nul» est dit de nous communément, mais le Christ n'a rien de commun avec nous . Que si tel est troublé de ce que nul n'est bon que le Dieu unique, qu'il se trouble aussi de ce que nul n'est bon que Dieu : si le Fils n'est pas exclu de la divinité, le Christ à coup sûr n'est pas davantage exclu de la bonté. Mais puisqu'on Dieu le Fils est personnellement distinct, un en puissance – car «il n'y a qu'un Dieu, de qui sont toutes choses, et un seul Seigneur, par qui sont toutes choses» (I Cor 8,6) – puisque Dieu et Seigneur ne font pas deux dieux, mais un seul Dieu, car «le Seigneur votre Dieu est un Seigneur unique» (Dt 6,4), assurément si par sa majesté Dieu est un dans l'une et l'autre personne, il n'y a qu'un seul bon dans les deux. Car comment ne serait pas bon Celui qui est né du bon ? «Un arbre bon produit de bons fruits» (Mt 7,17); comment ne serait-Il pas bon, puisque la substance de bonté puisée dans le Père n'a pas dégénéré dans le Fils, n'ayant pas dégénéré dans l'Esprit ? Aussi «votre Esprit bon me conduira à la voie droite» (Ps 142,10). Que si l'Esprit est bon, qui a reçu du Fils (Jn 16,14), Celui qui lui a transmis est assurément bon aussi; et si le Père est bon, Celui-là certes est également bon qui a tout ce qu'a le Père (Jn 17,10). Ou bien si vous niez que le Fils ait la bonté, vous le niez du Père. Une doctrine évidente n'a pas besoin d'attestations; cependant suivez du moins l'autorité des Écritures. Il est écrit, en effet : «Le Seigneur est un bon juge pour la maison d'Israël» (Is 33,22); le dit-il du Fils ou du Père ? mais «le Père ne juge personne» puisqu'a Il a confié tout jugement au Fils» (Jn 5,22) : donc le Seigneur bon, c'est le Fils. Voici autre chose : ceux qui viennent au baptême professent bien la Trinité, puisqu'ils sont baptisés au nom du Père et du Fils et de l'Esprit saint; donc ils louent et le Père et le Fils et le saint Esprit; donc, puisqu'il est dit : «Louez le Seigneur parce qu'il est bon» (Ps 135,1), le Père certes est bon, bon le Fils, bon l'Esprit saint; mais Dieu est un. Et encore «le Seigneur est bon pour ceux qui l'attendent» (Lam 3,25). N'est-Il pas bon, Celui qui fait du bien «à l'âme qui le cherche» ? N'est-Il pas bon, Celui «qui rassasie votre âme de bonnes choses» (Ps 102,5) ? N'est-Il pas bon, Celui qui a dit : «Je suis le bon Pasteur» (Jn 10,11) ? Mais vous pensez que Dieu est bon parce qu'il n'exerce pas le jugement qui le mettrait dans la nécessité de châtier. Bien que nous ayons déjà dit qu'il est bon juge pour la maison d'Israël, cependant vous trouvez ailleurs : «Que le Dieu d'Israël est bon pour les cœurs droits» (Ps 72,1) ! De qui donc parle-t-on, à votre avis ? du Père, ou du Fils ? Si c'est du Père, Il n'est donc pas bon pour tout le monde; pourquoi donc le refuser au Fils ? Si c'est du Fils, avouez donc que le Fils est Lui aussi Dieu bon; car c'est Lui le «Dieu béni d'Israël,

qui a visité son peuple et accompli sa rédemption» (Lc 1,68). C'est Lui le roi et le Dieu d'Israël, à qui l'on dit : «Maître, vous êtes le Fils de Dieu, vous êtes le roi d'Israël» (Jn 1,49).

Ainsi donc Il dit ici : Puisque vous ne pouvez me croire bon, quand vous me tentez pourquoi m'appelez-vous bon ? Oui, je suis bon, mais pour les cœurs droits; être bon me vient de nature, non de l'artifice. Donc le Fils de Dieu est bon; car «Il est l'éclat de la lumière éternelle, et le miroir sans tache de la majesté de Dieu, et l'image de sa bonté» (Sag 7,26). Comment donc ne serait-Il pas bon, étant l'image de la bonté ? De même en effet que l'image de Dieu est Dieu, mais qu'il y a un seul Dieu, de même aussi l'image de la bonté divine est bonne, mais il n'y a qu'une bonté. J'ai certes avantage à croire que Dieu est bon, devant l'avoir pour juge de mes manquements; avis à ceux qui ne veulent pas croire à sa bonté. Ainsi, puisque celui qui tente est expert en la Loi, comme il est démontré dans un autre livre, Il a fort bien dit : «Nul n'est bon que Dieu seul», pour l'avertir qu'il est écrit : «Vous ne tenterez pas le Seigneur votre Dieu» (Dt 6,16), et pour qu'il loue plutôt Dieu de ce qu'il est bon. Puis Il lui porte des coups répétés : comme il se glorifie de la Loi, et de l'avoir entièrement observée dès sa jeunesse, afin de mettre à nu sa vaine suffisance Il lui montre qu'il lui manque encore quelque chose de la Loi; aussi est-il ramené au précepte de la miséricorde, qui l'attriste, et c'est comme une sentence empruntée à l'ordre naturel qui est rendue contre lui : «Il est plus facile au chameau de passer par le trou d'une aiguille qu'au riche d'entrer dans le Royaume de Dieu.» Paroles de grande énergie, de grand poids. Quelles autres paroles pourraient exprimer que le riche ne doit pas se vanter de ses richesses, avec plus de vigueur que celles-ci, desquelles il ressort qu'il est contre le naturel du riche d'être miséricordieux ? Arrière les ornements et le fard des paroles, qui d'ordinaire énervent les pensées !

Il ne s'agissait pas de flatter cet homme, mais de le briser, puisqu'il ne daignait pas faire miséricorde. Si pourtant tels trouvent plus de charme à la parure des mots qu'à la beauté naturelle et aux formes, pour ainsi dire, d'un sens viril, qu'ils fassent comme les prétendants avisés quand il est question de prendre femme : ils s'enquêtent du caractère, non de la beauté, et ne se rebutent pas d'un extérieur disgracieux s'ils sont attirés par la vertu de l'âme. De même ceux-ci doivent chercher dans les mots le mystère, qui est comme l'esprit et l'âme des mots, et ne pas examiner les mots dans le mystère. Le chameau est donc considéré comme la figure de la Gentilité. Le lion cherchant qui dévorer (I Pierre 5,8) le chasse au désert, chargé d'un trésor dans les visions des Prophètes : «Dans la détresse et l'angoisse, le lion et le lionceau portaient aux vipères et à la race des vipères volantes leurs richesses, sur des ânes et des chameaux» (Is 30,6). Et le chameau a été bien choisi pour figurer la Gentilité, parce que le peuple des Gentils, dégénéré et enlaidi par la superstition, avait, avant de croire, l'apparence de cette bête hideuse, sa démarche absurde, son museau difforme. Ce pécheur est donc entré par la voie étroite (c'est-à-dire la voie du Christ, qui, forçant la voie de la mort par la souffrance de son corps, a comme une aiguille réparé les vêtements déchirés de notre nature), plus facilement que le peuple juif, riche de la Loi, pauvre en foi, emporté par sa fureur, infâme par son crime. Vous pouvez encore l'entendre, au sens moral, de tout pécheur et du riche arrogant. Ne vous semble-t-il pas que le publicain chargé de la conscience de ses fautes, n'osant pas lever les yeux vers Dieu, est entré comme un chameau dans le trou d'une aiguille, grâce à son aveu, plus facilement que dans le Royaume de Dieu le pharisien arrogant dans sa prière, vantant son innocence, s'attribuant la gloire, s'en prenant à la miséricorde, faisant son éloge et le procès d'autrui, prenant le Seigneur à partie plus qu'il ne le priait ? Si donc le chameau fait horreur, qu'on ait horreur de celui que sa conduite rend plus repoussant qu'un chameau.

«Honnez vos père et mère.»

Il est beau qu'on me lise aujourd'hui le début de la Loi, puisque c'est l'anniversaire de mon épiscopat, car le sacerdoce semble avoir chaque année un recommencement, quand la course du temps le renouvelle. Il est bien aussi qu'on lise : «Honnez vos père et mère», car c'est vous qui êtes mes parents, m'ayant déféré le sacerdoce.

Vous êtes, dis-je, mes enfants ou mes parents : chacun mon enfant, tous ensemble mes parents. Oui, j'aime à vous appeler mes enfants ou mes parents, puisque vous entendez et pratiquez la parole de Dieu : mes enfants, parce qu'il est écrit : «Venez, mes enfants, écoutez-moi» (Ps 33,12); mes parents, parce que le Seigneur Lui-même a dit : «Qui est ma mère, ou mes

frères ? Ma mère et mes frères sont ceux qui écoutent la parole de Dieu et l'accomplissent» (Mt 12,46, etc.). La Loi donc, ayant dit d'abord : «Vous aimerez le Seigneur votre Dieu», et «Vous aimerez votre prochain», a fort bien ajouté : «Honorez votre père et votre mère.» C'est le premier degré de la piété; car ce sont eux que Dieu a voulu être vos auteurs. Honorez-les de vos prévenances, vous gardant de tout affront, car il ne faut pas blesser même en apparence la piété envers les parents. Mais c'est peu de ne pas blesser; car la Loi a pourvu à ce qu'ils ne souffrent pas d'outrage : «Qui aura mal parlé à son père ou à sa mère sera puni de mort» (Ex 21,17); honorez-les, vous, afin d'être bon. Autre chose est une clause bienfaisante de la Loi, autre chose un devoir de piété. Honorez les vôtres, puisque le Fils de Dieu a honoré les siens; car vous avez lu : «Et Il leur était soumis» (Lc 2,51); si Dieu l'a été avec ses serviteurs, que ferez-vous pour vos parents ? Le Christ honorait donc Joseph et Marie, non par dette de nature, mais par pieux devoir; Il honorait aussi Dieu son Père, comme personne n'a pu l'honorer, au point d'être obéissant jusqu'à la mort (Phil. 2,8). Donc, vous aussi, honorez vos parents. Or il existe un honneur qui non seulement honore, mais donne : «Honore les veuves qui sont réellement veuves» (I Tim 5,3); honorer en effet, c'est traiter selon les mérites. Nourrissez votre père, nourrissez votre mère. Même nourrissant votre mère, vous ne lui rendez pas encore les douleurs, vous ne lui rendez pas les tourments qu'elle a soufferts pour vous; vous ne lui rendez pas les attentions avec lesquelles elle vous a porté, vous ne lui rendez pas la nourriture qu'elle vous a donnée dans un sentiment de pieuse tendresse, versant le lait de ses mamelles entre vos lèvres; vous ne lui rendez pas la faim qu'elle a endurée pour vous, pour ne rien manger qui pût vous être nuisible, pour ne rien prendre qui pût gêner son lait. Pour vous elle a jeûné, pour vous elle a mangé; pour vous elle n'a pas pris la nourriture qu'elle voulait; pour vous elle a pris la nourriture qu'elle n'aimait pas; pour vous elle a veillé, pour vous elle a pleuré; et vous souffririez qu'elle manque ! Oh mon fils, quel jugement vous vous attirez si vous ne nourrissez pas votre mère ! Vous lui devez ce que vous avez, vous lui devez ce que vous êtes. Quel jugement, si l'Eglise nourrit ceux que vous ne voulez pas nourrir ! «Si un fidèle, est-il dit, ou si une fidèle a des veuves, qu'il les assiste, de façon que l'Eglise ne soit pas surchargée et puisse suffire à celles qui sont réellement veuves» (I Tim 5,16). Ceci est dit d'étrangères; mais les parents ? Ce n'est pas sans motif que nous venons de parler : la plainte d'une mère nous y a contraints. Mais nous avons mieux aimé avertir publiquement cet homme que le reprendre en particulier; et si notre parole ne le dénonce pas, qu'il rougisse du moins en son cœur. Ne permettez pas, mon fils, que vos parents soient nourris par la faim des autres; ne permettez pas, mon fils, que les jeûnes des pauvres procurent la nourriture à vos parents. Si ce n'est pour la grâce et le salut, au moins par pudeur nourrissez-les, mon fils. N'avez-vous pas honte si, quand vous entrez à l'église, votre vieille mère tend la main à d'autres, et si votre fille abandonnée demande l'aumône à des étrangers, tandis que vous passez «la tête haute, faisant des œillades, laissant traîner votre vêtement, portant boucles d'oreilles, bracelets, anneaux», et le reste, dont parle Isaïe (3,16,20) ? Et si elle s'adresse à vous pour réclamer la dette de la nature, le prix de ses allaitements, le service que votre main doit à une mère ? Que répondrez-vous ? Vous donnerez aux autres ? Et s'ils vous répondent : Allez d'abord nourrir votre mère ? car, même pauvres, ils ne veulent pas d'une aumône impie. Ne venez-vous pas d'entendre que ce riche, couché sur le lin et la pourpre, de la table duquel Lazare recueillait les miettes, est torturé dans les supplices éternels (Lc 16,19 ssq.), pour n'avoir pas accordé des aliments au pauvre ? S'il est grave de ne pas donner aux étrangers, combien plus grave de repousser ses parents ! Mais vous direz que vous aimez mieux donner à l'Eglise ce que vous auriez donné à vos parents : Dieu ne vous demande pas un don pris sur la faim de vos parents; aussi bien, comme les Juifs se plaignaient que les disciples du Seigneur ne se lavaient pas les mains, le Seigneur a-t-il répondu : Quiconque dira : «Tout présent qui vient de moi est à votre service» n'honore pas son père ou sa mère (Mt 15,5). Ce n'est pas à l'étourdie que nous faisons ici un détour, à cause de l'obscurité du sens. Car les Juifs, en suivant la tradition des hommes, négligent celle de Dieu; les disciples, préférant la tradition de Dieu, négligeaient celle des hommes; ainsi ils ne se lavaient pas les mains quand ils mangeaient le pain, parce que «celui qui est entièrement lavé n'a pas besoin de se laver» (Jn 13,10) les mains; Jésus les avait lavés, ils n'avaient que faire d'autre ablution : car par son seul baptême le Christ a mis fin à toutes les purifications; ainsi donc celui qu'a lavé l'Eglise n'a pas besoin d'être de nouveau lavé. Les disciples donc étaient attentifs au mystère, recherchant la pureté non du corps, mais de l'âme; les Juifs les en reprenaient, mais le Seigneur leur objecte habilement leurs vaines observances et leur négligence de futile. Il leur dit donc : Pourquoi, vous autres, dites-vous à votre père ou à votre mère, que la Loi prescrit d'honorer : «Tout présent qui vient de moi vous servira ?» Ce qui revient à dire : lorsqu'un père ou une mère dans le besoin demande à son fils quelque chose pour son entretien, ce Juif, qui craint la Loi et cherche une excuse pour ne pas donner, a coutume de dire :

«Offrande, tout ce qui dans mon avoir pourrait vous servir»; si bien que le père, s'il a de la religion, redoutera de recevoir un argent voué à Dieu. Mais ceci est la tradition d'hommes qui excusent et voilent leur avarice; au contraire la tradition de Dieu est que d'abord vous nourrissiez vos parents : car si la sentence de Dieu punit de mort quiconque outrage un parent, combien plus celui qui l'affame, chose plus grave que la mort ! En cet endroit le Seigneur réprime une vanité déplacée. Beaucoup, en effet, pour être loués par les hommes, donnent à l'Eglise ce qu'ils retirent aux leurs, alors que la miséricorde doit commencer par les devoirs de piété familiale. Donnez donc d'abord à votre père; donnez aussi au pauvre; donnez à tel prêtre votre superflu terrestre, pour recevoir de lui le spirituel qui vous manque : car celui qui honore sera honoré. Considérez donc qu'en recevant il donne, et qu'il reçoit non comme indigent, mais comme prêt à vous rembourser dans une plus large mesure. Donnez au pauvre pour qu'il repose, afin que vous aussi, ayant partagé votre bien avec le pauvre, arriviez au repos.

Mais si l'Ecriture dit qu'il faut nourrir les parents, elle dit aussi qu'il faut les quitter pour Dieu, s'ils font obstacle à la dévotion de l'âme (Lc 14,26).

Luc18,35-19,10. Entrée à Jéricho. L'aveugle, Zachée.

«Or il advint, comme Il approchait de Jéricho, qu'un aveugle était assis au bord de la route.»

Dans le livre selon Matthieu (20,29), on nous en montre deux : ici, un seul. Là Il sort de Jéricho : ici, Il approche. Mais la différence est nulle : puisque cet unique figure la Gentilité, à qui le mystère du Seigneur a rendu la lumière de la vue qu'elle avait perdue, peu importe qu'elle ait reçu la guérison en la personne d'un seul ou de deux; car, tirant son origine de Chain et de Japhet, fils de Noé, elle montrait dans les deux aveugles les deux ancêtres de sa race. Même Luc semble ne l'avoir pas méconnu, puisqu'il parle ensuite de Zachée. Petit de taille, c'est-à-dire n'ayant pas la dignité élevée d'une noble naissance, chétif en mérites, comme la Gentilité, apprenant l'arrivée du Seigneur Sauveur il désirait voir Celui qui n'avait pas été reçu par les siens (Jn 1,11). Mais nul ne



voit facilement Jésus; nul ne peut voir Jésus en étant sur terre. Et comme il n'avait ni les Prophètes ni la royauté pour charme et beauté naturelle, il monta sur un sycomore, autrement dit foula aux pieds la vanité des Juifs, redressant en même temps les erreurs de sa vie passée; et c'est ainsi qu'il reçut Jésus comme hôte dans sa demeure intérieure. Et il est bien qu'il soit monté sur un arbre, pour être bon arbre, produisant de bons fruits (Mt 7,17), pour que, pris sur l'olivier sauvage de sa nature et enté contre sa nature sur le bon olivier il pût porter le fruit de la Loi (Rom 11,24) : car la souche est sainte, malgré l'inutilité des rameaux, dont la Gentilité dépasse la parure stérile par la foi en la résurrection, qui est comme une ascension de son corps. «Et voici un homme du nom de Zachée.» Zachée est dans le sycomore, l'aveugle sur la route. Le Seigneur attend l'un pour lui faire miséricorde; Il anoblit l'autre en l'honorant de son séjour. Il interroge l'un pour le guérir, Il s'invite chez l'autre sans être invité : car Il savait que son hôte serait largement récompensé, et, s'il n'avait pas encore entendu la parole d'invitation, Il avait pourtant entendu son cœur. Mais n'ayons pas l'air de quitter trop vite cet aveugle, comme si les pauvres nous

ennuyaient, pour passer au riche; attendons-le, puisque le Seigneur aussi l'a attendu; interrogeons-le, puisque le Christ aussi l'a interrogé. Interrogeons-le, nous, parce que nous ne savons pas; Lui, c'est qu'il savait. Interrogeons-le pour savoir comment il fut guéri; Lui l'a interrogé afin qu'en son unique personne nous soyons beaucoup à apprendre comment obtenir de voir le Seigneur; car Il l'a interrogé, pour nous amener à croire qu'on ne peut être guéri sans profession de foi. «Et sur-le-champ, est-il dit, il vit; et il le suivait en glorifiant le Seigneur. Et Il cheminait dans Jéricho.» C'est qu'il ne pouvait voir qu'à la condition de suivre le Christ, de louer le Seigneur, de dépasser le siècle.

Rentrons aussi en grâce avec les riches : car nous ne voulons pas froisser les riches, voulant, s'il est possible, guérir tout le monde. Autrement, serrés par la parabole du chameau, laissés de côté plus vite qu'il ne convient dans la personne de Zachée, ils auraient un juste sujet d'être émus et offensés. Qu'ils apprennent qu'il n'y a pas faute à être riche, mais à ne pas savoir user des richesses : car les richesses, qui sont entraves pour les méchants, sont chez les bons ressources pour la vertu. Oui, le riche Zachée a été choisi par le Christ. Mais en donnant aux pauvres la moitié de ses biens, en remboursant même quatre fois ce qu'il avait frauduleusement dérobé – car l'un des deux ne suffit pas, et les largesses n'ont pas de valeur si l'injustice subsiste, attendu qu'on ne demande pas des dépouilles, mais des dons – il a reçu une récompense plus abondante que ses largesses. Et il est bien qu'on le signale comme chef des publicains : qui en effet pourrait désespérer de soi, quand celui-là même est arrivé, qui tirait son revenu de la fraude ? «Et il était riche», est-il dit : apprenez par là que les riches ne sont pas tous avarés. Comment se fait-il que l'Ecriture n'a mentionné la taille d'aucun autre que celui-ci : «Parce qu'il était de petite taille ?» Voyez si par hasard il était petit par la malice, ou encore petit quant à la foi : car il n'avait encore rien promis quand il est monté; il n'avait pas encore vu le Christ; c'est donc vrai qu'il était encore petit. Aussi bien Jean est-il grand parce qu'il a vu le Christ, et l'Esprit reposant comme une colombe sur le Christ, ainsi qu'il le dit lui-même : «J'ai vu l'Esprit descendre comme une colombe et reposer sur Lui» (Jn 1,32). Quant à la foule, n'est-ce pas la mêlée d'une multitude ignorante, qui ne pouvait voir les hauteurs de la Sagesse ? Donc Zachée, tant qu'il est dans la foule, ne voit pas le Christ; il s'est élevé au-dessus de la foule, et il a vu : autrement dit, en dépassant l'ignorance populaire il a réussi à contempler Celui qu'il désirait. On a ajouté à propos : «Parce que le Seigneur devait passer en cet endroit», où était soit le sycomore, soit le futur croyant : Il observait ainsi le mystère et semait la grâce; car Il était venu pour passer des Juifs aux Gentils. Ainsi Il vit Zachée en haut : car désormais l'élévation de sa foi le faisait émerger parmi les fruits des œuvres nouvelles comme au sommet d'un arbre fécond. Et puisque nous sommes passés de la figure au sens moral, il est aimable de détendre notre âme le dimanche parmi les volontés de croyants si nombreux, de faire part à la fête. Zachée dans le sycomore, c'est le fruit nouveau de la saison nouvelle; en lui aussi se réalise le texte : «Le figuier a donné ses premiers fruits» (Can 2,13); car le Christ est venu afin que les arbres donnent naissance non à des fruits, mais à des hommes. Nous lisons ailleurs : «Quand vous étiez sous le figuier, je vous ai vu» (Jn 1,48). Nathanaël est donc sous l'arbre, c'est-à-dire sur la racine – car il est juste, et «la racine est sainte» (Rom 11,16) – mais enfin Nathanaël est sous l'arbre, parce que sous la Loi; Zachée est sur l'arbre, parce qu'au-dessus de la Loi. L'un défend le Seigneur en secret, l'autre le prêche publiquement. L'un cherchait encore le Christ dans la Loi; l'autre, déjà plus haut que la Loi, abandonnait ses biens et suivait le Seigneur.

Luc 19,11-27. Parabole des mines.

«Voici que votre mine en a rapporté dix.»

C'est bien ordonner les choses. Avant d'appeler les nations et de faire mettre à mort les Juifs qui n'ont pas voulu que le Christ régnât sur eux, Il propose d'abord cette parabole, pour qu'on ne dise pas : Il n'avait donné au peuple juif aucun moyen de s'améliorer; ou bien : pourquoi réclamer à celui qui n'a rien reçu ? Ce n'est pas peu de chose que cette mine : plus haut la femme de l'Evangile, ne la trouvant pas, allume sa lampe, la cherche en s'aidant de la lumière, se félicite de l'avoir trouvée (Lc 15,8).

Finalement d'une mine l'un en a tiré dix, l'autre cinq. Peut-être celles-ci représentent-elles la pratique, car il y a cinq sens dans le corps, et celles-là le double, c'est-à-dire les mystères de la Loi et la pratique de l'honnêteté. C'est pour la même raison que Matthieu a mis cinq talents et

deux talents, de façon que les cinq talents représentent la pratique, les deux à la fois la mystique et la pratique : ainsi ce qui est inférieur en nombre est plus riche de réalité. Nous pouvons encore entendre ici par les dix mines le décalogue, c'est-à-dire l'enseignement de la Loi, par les cinq mines la règle de la conduite. Mais je veux qu'un docteur de la Loi soit parfait de tous points; car «ce n'est pas dans les paroles, mais dans la vertu que réside le Royaume de Dieu» (I Cor 4,20).

Et, puisqu'il parle des Juifs, il est bien que deux seulement apportent un capital accru, non pas certes de revenus pécuniaires, mais par ceux de la prédication; autre, en effet, est l'intérêt de l'argent placé, autre celui de la doctrine céleste. D'ailleurs, en disant : Pourquoi n'avez-vous pas placé mon argent ? le Seigneur réclame l'intérêt non de notre argent, mais du sien. L'un dit qu'il a enfoui en terre (Mt 25,18), parce qu'il a étouffé dans la recherche des plaisirs la raison, qui nous a été donnée à l'effigie et ressemblance de Dieu, et l'a cachée pour ainsi dire dans la fosse de sa chair. On ne parle pas des autres qui, débiteurs prodigues, ont gaspillé ce qu'ils avaient reçu. Ces deux représentent le petit nombre de ceux qui, à deux reprises, furent envoyés aux ouvriers de la vigne (Lc 20,10); les autres, l'ensemble des Juifs. Saint Matthieu a voulu nous appliquer aussi cette comparaison, au sens suivant : comme le riche qui n'a pas distribué son argent aux pauvres, de même celui qui ne dispense pas aux ignorants le bienfait de sa doctrine, alors qu'il pourrait enseigner, est coupable d'une faute considérable. Comme nous en avons parlé dans les Livres sur la foi, mieux vaut passer outre. Quant aux dix cités, que peuvent-elles être ? Ne seraient-ce pas les âmes, auxquelles est préposé à juste titre celui qui a placé dans les intelligences humaines l'argent du Seigneur, ces «paroles chastes, éprouvées comme l'argent» (Ps 11,7) ? Car les âmes pacifiques sont comme Jérusalem, construite, est-il dit, comme une cité (Ps 121,3); et comme les anges président, de même ceux qui auront atteint à la vie des anges.